

L'héraldique dans les sceaux du clergé séculier portugais (XIII^e-XV^e siècles)

Anísio Miguel Saraiva
Maria do Rosário Morujão
Miguel Metelo de Seixas

Cet article est né de la conjonction des efforts de deux médiévistes qui se dédient à l'histoire des cathédrales portugaises – Anísio Miguel Saraiva, Maria do Rosário Morujão – et d'un héraldiste – Miguel Metelo de Seixas – unis par leur intérêt commun pour les sceaux. Ils ont mené un travail interdisciplinaire qui constitue une première approche de l'héraldique du clergé séculier portugais à partir, précisément, de l'étude de sa sigillographie. Adeptes, donc, de deux disciplines historiographiques qui, comme la numismatique, se sont progressivement affranchies de leur ancien statut de simples sciences auxiliaires de l'histoire pour obtenir leur reconnaissance scientifique grâce à de substantiels renouvellements méthodologiques et épistémologiques.

Commençons en essayant de tracer un bref historique de l'évolution de ces deux savoirs au Portugal depuis le milieu du XX^e siècle, quand leur statut de disciplines historiographiques autonomes a été généralement reconnu, en particulier pour ce qui regarde le champ du clergé séculier portugais¹.

Pour la sigillographie, le principal ouvrage de référence portugais reste encore celui du marquis d'Abrantes, qui date des années 1980². Cet ouvrage constitue une synthèse de l'état des connaissances sur le sujet à l'époque et a créé les bases d'un premier, mais très imprécis, essai d'organisation d'un *corpus* sigillographique national. D'autres études, en bonne partie basées sur

-
1. Ces brefs aperçus se basent sur les synthèses plus complètes élaborées, pour la sigillographie, par Maria do Rosário Morujão, « Working with medieval manuscripts and records: Paleography, Diplomatics, Codicology and Sigillography », *The Historiography of Medieval Portugal (c. 1950-2010)*, José Mattoso (dir.), Lisbonne, IEM, 2012, p. 45-65 ; et, pour l'héraldique, par Miguel Metelo de Seixas, *Heráldica, representação do poder e memória da nação: o armorial autárquico de Inácio de Vilhena Barbosa*, Lisbonne, Universidade Lusíada Editora, 2011, p. 21-43.
 2. Marquis Luiz d'Abrantes, *O estudo da Sigilografia Medieval Portuguesa*, Lisbonne, ICALP, 1983 ; les index correspondants ont été publiés dans « O estudo da sigilografia medieval portuguesa. Índices esfragísticos », *Armas e Troféus*, 6^e série, t. 1, 1987-1988, n^{os} 1-3, p. 3-62.

ce travail, ont été entre-temps élaborées, portant surtout sur la sigillographie royale³, monastique⁴ et aussi, ce qui nous intéresse le plus ici, sur les sceaux du clergé séculier. Malgré l'existence de quelques approches du sujet⁵, seules les cathédrales de Coimbra et de Porto ont déjà fait l'objet d'une étude sigillographique approfondie, qui va jusqu'aux débuts du XIV^e siècle et constitue une partie des thèses de doctorat de, respectivement, Maria do Rosário Morujão et Maria João Oliveira⁶. Mais il manque toujours au Portugal ce que d'autres pays ont essayé de réaliser depuis le XIX^e siècle : le dépouillement systématique des

166
167

3. Voir Saul Gomes, *Introdução à Sigilografia Portuguesa. Guia de estudo*, Coimbra, Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra, 2008, p. 88-102, qui se base surtout sur les renseignements et les images fournis par des érudits des XVIII^e et XIX^e siècles ; António Caetano de Sousa, *História Genealógica da Casa Real Portuguesa*, vol. 4, Lisbonne, Off. Joseph Antonio da Sylva, 1738, p. 1-98 ; João Pedro Ribeiro, « Sobre os meios, por que se tem autenticado os documentos do nosso reyno », *Observações historicas e criticas para servirem de memorias ao systema da Diplomatica portugueza*, 1^{re} partie, Lisbonne, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1798, p. 124-152 ; et « Sobre a sfragistica portugueza, ou tratado sobre o uso dos sellos no nosso reino », *Dissertações chronologicas e criticas sobre a historia e jurisprudencia ecclesiastica e civil de Portugal*, vol. 1, Lisbonne, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1860, p. 83-149. Citons aussi le travail du comte Pedro de Tovar, *Esfragística Medieval Portuguesa*, tiré-à-part de *Arquivo Histórico de Portugal*, vol. II, Lisbonne, 1927.
4. L'auteur portugais qui a le plus travaillé sur les sceaux monastiques est Saul Gomes : *In limine conscriptionis. Documentos, chancelaria e cultura no mosteiro de Santa Cruz de Coimbra: séculos XII a XIV*, Viseu, Palimage, 2007, p. 832-921 ; *Imago & Auctoritas. Selos medievais da chancelaria de Santa Maria de Alcoçaba*, Coimbra, Palimage, 2008 ; « Observações em torno das chancelarias das Ordens Militares em Portugal na Idade Média », *As Ordens Militares e as Ordens de Cavalaria na construção do mundo ocidental. Actas do IV Encontro sobre Ordens Militares*, Lisbonne, Colibri, 2005, p. 111-167 ; « Sigillis abbatis et conventus muniantur. A sigilografia cisterciense medieval em Portugal », *Signum. Revista da ABREM*, n° 9, 2007, p. 9-52 ; « Observações em torno da chancelaria da Ordem do Templo em Portugal », *As Ordens Militares e as Ordens de Cavalaria entre o Ocidente e o Oriente. Actas do V Encontro sobre Ordens Militares*, Palmela, Câmara Municipal, 2009, p. 121-139.
5. Mentionnons Maria José Santos, « Sigilografia eclesiástica (séculos XII-XV) », dans *Dicionário de História Religiosa de Portugal*, Carlos Azevedo (dir.), vol. 4, Rio de Mouro, Círculo de Leitores, 2001, p. 236-237 ; Maria do Rosário Morujão et Anísio Miguel Saraiva, « Frontières documentaires. Les chartes des chancelleries épiscopales portugaises avant et après le XIII^e siècle (Coimbra et Lamego) », dans *Frontiers in the Middle Ages. Proceedings of the Third European Congress of Medieval Studies*, Outi Merisalo (dir.), Louvain-la-Neuve, Brepols, 2006, p. 441-466 ; Anísio Miguel Saraiva (dir.), *Catálogo digital do arquivo do Museu de Grão Vasco [I]*, Viseu, IMC, 2007 ; Anísio Miguel Saraiva (dir.), *Monumentos de escrita: 400 anos da história da Sé e da Cidade de Viseu. 1230-1639. Roteiro da exposição*, Viseu, 2008 ; Maria Cristina Cunha, Anísio Miguel Saraiva, Maria do Rosário Morujão, « Traditionalisme, régionalisme et innovation dans les chancelleries épiscopales portugaises au Moyen Âge », dans *Régionalisme et internationalisme. Problèmes de paléographie et de codicologie du Moyen Âge*. Actes du 15^e colloque du Comité international de paléographie latine, Otto Kresten et Franz Lackner (dir.), Vienne, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2008, p. 299-316 ; Maria do Rosário Morujão, « A sigilografia portuguesa em tempos de D. Afonso Henriques », *Medievalista on-line*, n° 11, Janeiro-Junho 2012, <http://www2.fcsh.unl.pt/iem/medievalista/MEDIEVALISTA11/morujao1103.html>. ISSN1646-740X ; Maria do Rosário Morujão, « O selo como símbolo e representação do poder no mundo das catedrais », dans *O clero secular medieval e as suas catedrais: novas perspectivas e abordagens*, Anísio Miguel Saraiva et Maria do Rosário Morujão (dir.), à paraître.
6. Maria do Rosário Morujão, *A Sé de Coimbra : a instituição e a chancelaria (1080-1325)*, Lisbonne, FCT-FCG, 2010, p. 609-699 ; Maria João Silva, *A escrita na catedral: a chancelaria episcopal do Porto na Idade Média (estudo diplomático e paleográfico)*, thèse de doctorat en histoire, faculté de lettres de l'université de Porto, 2010, 1 vol., 400 p. (dactyl.), p. 155-172.

L'héraldique dans les sceaux du clergé séculier portugais (XIII^e-XV^e siècles)

empreintes et matrices sigillaires des archives, leur reproduction ou tentative d'identification, continuant, corrigeant et complétant ce qui a été initié par le marquis d'Abrantes. Il manque aussi un diagnostic de l'état de conservation de ces sceaux, qui permettrait de sauver ceux qui peuvent l'être⁷. L'analyse d'un ensemble de spécimens provenant de la cathédrale de Coimbra, dont les fonds d'archive sont des plus riches en empreintes sigillaires, révèle une grave réalité⁸ : sur 383 chartes datées du XII^e siècle jusqu'à 1320, la moitié des 647 sceaux qui auraient dû être présents a disparu ; et de ceux qui demeurent environ 40 % sont en mauvais état, beaucoup d'entre eux n'étant plus que des fragments sans aucun vestige de l'empreinte qu'ils ont un jour portée. Le travail d'inventaire est donc urgent, du point de vue de la préservation des exemplaires existants, et absolument nécessaire aussi pour permettre la progression d'études établies sur des bases solides, à partir d'approches quantitatives et comparatives. Nous avons déjà conçu un projet de recherche pour réaliser cet inventaire ; il n'attend que des financements pour pouvoir démarrer⁹.

L'héraldique a aussi connu pour sa part un processus de renouvellement qui lui a permis, on l'a signalé, d'être considérée par le milieu académique comme une branche de l'historiographie au siècle dernier¹⁰. Plus récemment elle se présente comme un savoir transversal lié à des disciplines variées, quelques-unes traditionnelles (histoire politique, sociale, culturelle, histoire de l'art), d'autres plus récentes (anthropologie, sociologie, science politique, littérature, sémiotique, linguistique, *design*) et éventuellement encore en phase de découverte et de recherche de leur place épistémologique, comme les études visuelles.

Ainsi, le panorama de la production scientifique portugaise dans le domaine de l'héraldique reflète l'évolution internationale de la discipline. En ce qui concerne l'héraldique médiévale, cette production se révèle considérable. Elle montre les caractéristiques globales suivantes :

– La bibliographie relative à l'héraldique médiévale portugaise est plus abondante qu'on pourrait le penser. Elle présente cependant un caractère très localisé et circonscrit, hormis les rares exceptions de quelques études d'ensemble, entachées par l'absence de prélèvement de sources¹¹. Quelques auteurs ont

7. Quelques premiers éléments d'un diagnostic ont déjà été fournis, d'une façon globale, par le marquis d'Abrantes, *op. cit.*, p. 63-71, et concernant des fonds d'archives concrets par Saul Gomes, *In limine...*, *op. cit.*, p. 1003-1030 ; Maria do Rosário Morujão, « The seals from the fund of the Coimbra See Chapter at the Torre do Tombo National Archive », *Preserving documents. Science and Restoration. International Seminar*, Coimbra, Arquivo da Universidade, à paraître.

8. Étude due à Maria do Rosário Morujão, « The seals... », art. cité.

9. Ce projet est présenté dans Maria do Rosário Morujão, « O selo como símbolo... », art. cité.

10. Voir Miguel Metelo de Seixas, « Bibliografia de heráldica medieval portuguesa », dans *Estudos de Heráldica Medieval*, Miguel Metelo de Seixas et Maria de Lurdes Rosa (dir.), Lisbonne, IEM, 2012, p. 509-558.

11. La 1^{re} étude d'ensemble de l'héraldique médiévale portugaise a été fournie par António Machado Cabral, *Origens da Heráldica Medieval Portuguesa*, Porto, Imprensa Portuguesa, 1944. Puis, jusqu'à présent, les seuls essais généraux sur cette période sont : marquis d'Abrantes, *Introdução ao estudo da heráldica*, Lisbonne, ICALP, 1992 ; José Guilherme Calvão Borges, « Heráldica de família em Portugal. Algumas singularidades (um estudo de heráldica comparada) », *Anais da Academia Portuguesa da História*, série II, vol. 41, 2003, p. 310-345 ; Luís Ferros, « Breve panorama da evolução da Heráldica de Família em Portugal (séculos XII-XX) », *Comunicaciones*

produit des séries d'articles exclusivement consacrées à l'héraldique médiévale¹²; d'autres ont abordé cette période par quelques articles insérés dans des séries plus générales¹³. Dans le domaine de l'héraldique ecclésiastique portugaise, il existe aussi quelques études d'ensemble, mais pour la période médiévale elles sont limitées par une connaissance fragmentaire des sources¹⁴;

– Il nous manque précisément les instruments qui rendent possible la connaissance des sources héraldiques médiévales, car même les aperçus d'ensemble ci-dessus mentionnés puisent dans des sources postérieures, ce qui est d'abord dû à une caractéristique propre au Portugal: l'absence presque totale d'armoriaux jusqu'au troisième quart du XIV^e siècle¹⁵. Les sources existantes peuvent se classer en quatre catégories:

– les sceaux, base de cette communication;

– les exemplaires lapidaires, dont l'inventaire reste très incomplet, malgré l'intérêt indéniable qu'ils présentent, surtout quand ils se trouvent associés à des indications concrètes sur le titulaire des armes, comme c'est très souvent le cas pour l'héraldique funéraire¹⁶;

– les arts décoratifs, surtout l'orfèvrerie, les tissus, la peinture, où l'on fait constamment des découvertes qui se révèlent parfois révolutionnaires pour la compréhension de l'héraldique médiévale¹⁷;

– les sources documentaires et littéraires, qui constituent, en général, un territoire peu exploité et potentiellement très riche¹⁸.

al 15 Congreso internacional de las ciencias genealógica y heráldica, Madrid, Instituto Salazar e Castro, 1983, t. II, p. 41-74; Manuel Artur Norton, *A Heráldica em Portugal*, Lisbonne, Dislivro Histórica, 2004-2006, 3 vol.

12. «A Heráldica da Casa de Abrantes» et «Apontamentos de Heráldica Medieval Portuguesa», du marquis d'Abrantes; «Ffeuras & Sinaes», de António de Castro Henriques et Tiago de Sousa Mendes. Voir Miguel Metelo de Seixas, «Bibliografia de heráldica medieval portuguesa», art. cité.
13. Comme «Meditações Heráldicas», de Francisco de Simas Azevedo. Voir *ibid*.
14. António Pedro Sameiro, «L'héraldique ecclésiastique au Portugal», *Genealogica & Heraldica. Report of the 16th International Congress of Genealogical and Heraldic Sciences*, Helsinki, 1986, p. 466-478; et Miguel Metelo de Seixas, «Heráldica eclesiástica na porcelana oriental de importação portuguesa», dans A. Varela Santos (dir.), *Portugal na porcelana da China. 500 anos de comércio*, vol. II, Lisbonne, Artemágica, 2008, p. 415-480.
15. Pour l'étude des armoriaux portugais du Moyen Âge, voir Miguel Metelo de Seixas, «As insígnias municipais e os primeiros armoriais portugueses: razões de uma ausência», *Ler História*, n° 58, 2010, p. 155-179.
16. Ces inventaires sont assez nombreux mais de portée et de qualité inégales, voir Miguel Metelo de Seixas, «Bibliografia de heráldica medieval portuguesa», art. cité.
17. Pour la question des relations entre l'héraldique et les arts décoratifs au Portugal, voir Miguel Metelo de Seixas, «As armas e a empresa do rei D. João II. Subsídios para o estudo da heráldica e da emblemática nas artes decorativas portuguesas», dans Isabel Mayer Mendonça et Ana Paula Correia (dir.), *As artes decorativas e a expansão portuguesa. Imaginário e viagem. Actas do 2.º Colóquio de artes decorativas. 1.º Simpósio Internacional*, Lisbonne, Fundação Ricardo Espírito Santo Silva, 2010, p. 46-82.
18. Voir José Guilherme Calvão Borges, «A Armaria em Portugal e na Cultura Portuguesa», dans Guillermo Redondo Veintemillas (dir.), *Actas del I Congreso internacional de emblemática general*, Zaragoza, Institución «Fernando el Católico», 2004, vol. II, p. 983-1011; et Maria de Lurdes Rosa, «Elementos para o estudo dos usos da heráldica a partir da produção documental familiar (Portugal, sécs. XIV-XVI)», dans Miguel Metelo de Seixas et Maria de Lurdes Rosa (dir.), *Estudos de Heráldica...*, op. cit.

L'héraldique dans les sceaux du clergé séculier portugais (XIII^e-XV^e siècles)

Ainsi, pour paraphraser Michel Pastoureau, l'étude de l'héraldique médiévale portugaise souffre d'un « déséquilibre des recherches¹⁹ », caractérisé par la dispersion des travaux et l'absence d'une perception d'ensemble fondée sur des bases solides. On déplore surtout l'absence d'un inventaire comparable à celui qui n'existe au Portugal que pour l'épigraphie²⁰. Il se révèle donc urgent d'inventorier et d'analyser les sources précédemment mentionnées. Un tel travail doit s'accompagner d'un engagement dans des domaines épistémologiques nouveaux, il doit user de méthodologies qui offrent d'autres résultats que la simple description-identification et qui ne se laissent plus guider par des points de vue transmis par les traités de l'époque moderne, se basant désormais sur l'observation et la critique des sources. Il se révèle nécessaire de replacer les manifestations héraldiques dans leur contexte culturel, religieux, social, politique, en recourant à toutes les branches du savoir, pour leur bénéfice mutuel. Afin d'arriver à cette vision intégrée de l'héraldique, le dialogue entre les héraldistes et les historiens, en particulier les médiévistes, semble fondamental. D'où la nécessité de travaux tel celui dont nous présentons ici les premiers résultats, comme contribution pour le progrès de la science héraldique portugaise.

En ce qui concerne l'interprétation du matériel réuni pour cette étude, il faut souligner qu'elle constitue un premier essai de caractérisation de la présence de l'héraldique dans la sigillographie du clergé séculier portugais au Moyen Âge. Il faut aussi reconnaître que nous sommes conscients de quelques limitations du point de vue heuristique : l'étude porte sur des fonds d'archives analysés pour d'autres projets scientifiques et qui proviennent surtout de trois cathédrales, celles de Coimbra, Lamego et Viseu²¹. Le *corpus* obtenu se compose d'un total de 151 sceaux, 99 appartenant à des évêques et 52 à des dignitaires et chanoines de l'ensemble des neuf cathédrales portugaises existant à l'époque. Comme on peut le voir sur le graphique (fig. 130), la distribution des sceaux par diocèses est très inégale. Coimbra présente le plus grand nombre de sceaux, étant la cathédrale la mieux étudiée et où le plus d'exemplaires ont été conservés. Braga, que l'on pourrait s'attendre à voir mieux représentée dans ce *corpus*, étant donnée son importance comme cathédrale la plus ancienne et siège du seul archevêché du royaume jusqu'aux dernières années du XIV^e siècle, présente un nombre modeste de sceaux, non seulement parce qu'elle n'a pas encore été l'objet d'une étude sigillographique systématique, mais aussi parce que beaucoup d'empreintes de son chartrier ont été perdues, comme il arriva aussi pour Porto. Pour les cathédrales de Lisbonne, Guarda et Silves, ce ne sont pas seulement les empreintes sigillographiques qui ont disparu, mais les chartriers eux-mêmes, en conséquence de catastrophes comme le célèbre tremblement de terre de 1755 (qui, outre Lisbonne, a aussi gravement atteint la région de l'Algarve, où Silves se situe) et l'incendie qui a fait disparaître les chartes relatives à Guarda. Quant à Évora,

19. Michel Pastoureau, *Traité d'héraldique*, Paris, Picard, 1993, p. 296.

20. Sur ce point, on dispose de l'excellent inventaire de Mário Jorge Barroca, *Epigrafia medieval portuguesa: 862-1422*, Lisbonne, FCG-FCT, 2000. 3 vol.

21. La présente étude a pris l'option méthodologique de ne pas inclure les sceaux répertoriés dans l'œuvre du marquis d'Abrantes, car les lectures, classifications et analyses de cet auteur doivent aujourd'hui tenir compte des données entre-temps découvertes ou réinterprétées.

ses riches fonds n'ont pas encore été l'objet de recherches sur les sceaux, les huit qui entrent dans ce *corpus* ayant été trouvés dans d'autres fonds d'archive.

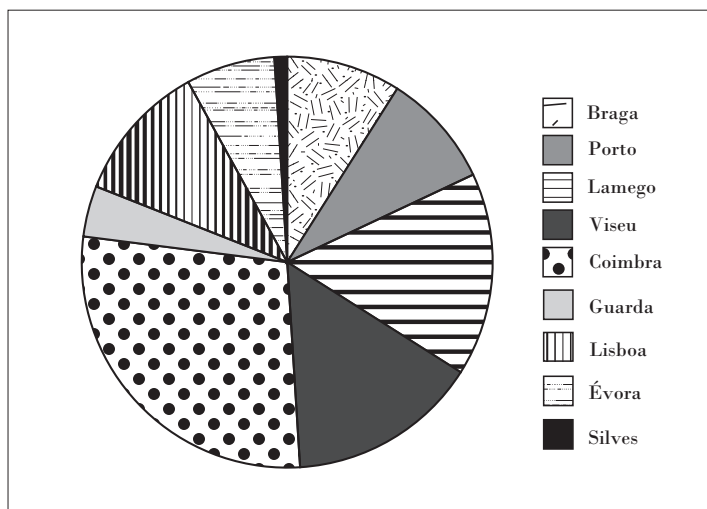


Figure 130
Les sceaux étudiés par diocèse

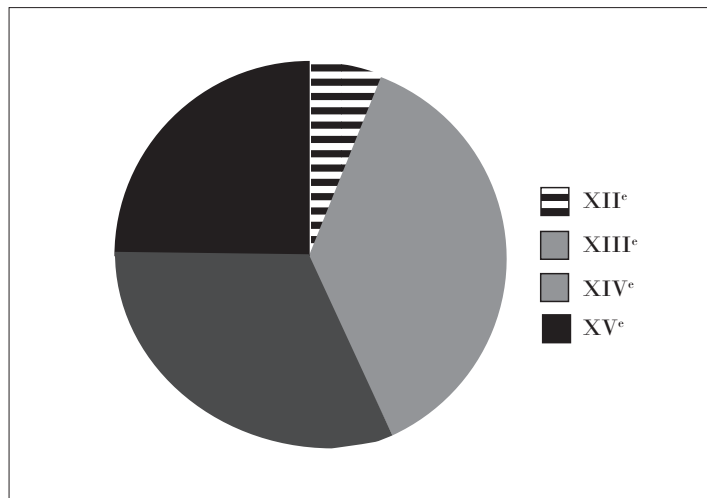


Figure 131
Les sceaux étudiés par siècle

En ce qui concerne les dates, l'échantillonnage analysé présente aussi maintes asymétries (graphique, fig. 131). Sur une période s'étendant de 1144 à la fin du XV^e siècle, on voit que la majorité des sceaux appartient au XIII^e siècle, et les pourcentages de 33 % au XIV^e et de 24 % au XV^e siècle ne correspondent pas à

L'héraldique dans les sceaux du clergé séculier portugais (XIII^e-XV^e siècles)

une chute accentuée de l'utilisation du sceau (bien qu'il ait été moins employé pendant le XV^e siècle, étant donnée l'importance grandissante de la signature en tant que moyen de validation²²), mais plutôt à la chronologie des études pour lesquelles les informations ont été obtenues (graphiques, fig. 132-133). La prépondérance de Coimbra est à nouveau évidente, aussi bien pour le total de sceaux d'évêques, de dignitaires de chapitres et de chanoines que pour sa représentation sur toutes les chronologies.

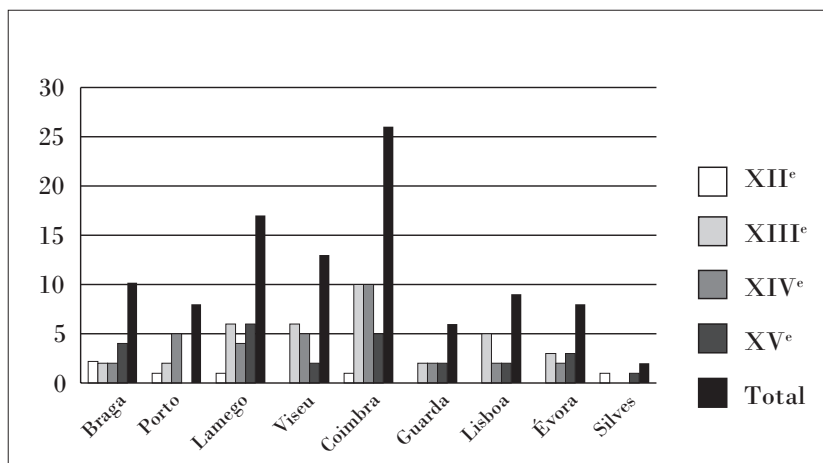


Figure 132
Les sceaux des évêques par diocèse et par siècle

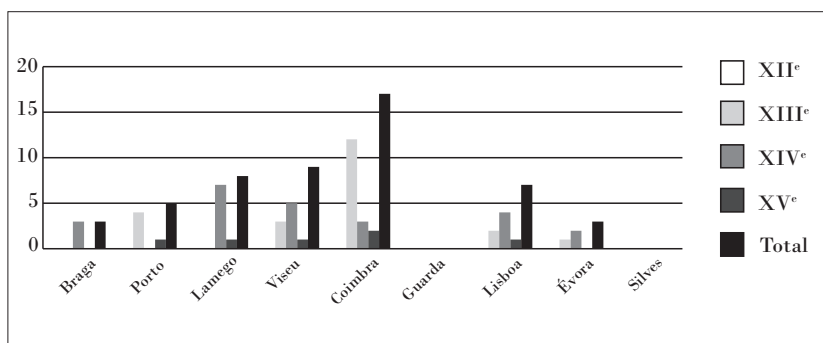


Figure 133
Les sceaux des dignitaires de chapitres et des chanoines par diocèse et par siècle

Il doit être clair que le résultat présenté n'est pas fondé sur une recherche systématique mais sur un simple échantillonnage, et que les interprétations héraldiques qui suivent sont à considérer comme des propositions faites sur

22. Sur la diffusion de la signature, voir surtout Béatrice Fränkel, *La signature. Genèse d'un signe*, Paris, Gallimard, 1992.

cette base et qui pourront donc être confirmées, nuancées ou corrigées par un inventaire global et exhaustif. Notons enfin que pour arriver à une connaissance solidement fondée de ce qu'a été l'héraldique du clergé séculier portugais pendant le Moyen Âge, l'inventaire sigillographique devra être complété par d'autres sources et par des références documentaires aux usages héraldiques, comme nous l'avons déjà signalé.

Basées sur le prélèvement effectué et compte tenu de leurs limitations heuristiques, les considérations qui suivent visent deux objectifs : tout d'abord, suggérer une caractérisation générale et une perception chronologique de la présence de l'héraldique sur les sceaux du clergé séculier portugais ; ensuite, poser un certain nombre de problèmes inhérents à l'interprétation et à l'analyse d'une partie du matériel prélevé.

On constate, tout d'abord, que ce clergé emploie une emblématique non-héraldique jusqu'à la fin du XIII^e siècle. En fait, s'il existe des sceaux épiscopaux depuis la fondation du royaume, dans la seconde moitié du XII^e siècle²³, leurs empreintes ne montrent pas de représentations héraldiques, mais d'autres genres d'emblématique :

1. L'image du prélat, revêtu de ses habits liturgiques, portant la crosse et dans l'attitude de la bénédiction, ce qui constitue la principale représentation identificatrice de la figure et de la fonction épiscopales, non seulement sur les empreintes sigillaires mais aussi dans la statuaire et dans la peinture²⁴ ;
2. Des figures et attributs de dévotion : christologiques, mariologiques, hagiographiques ;
3. Des emblèmes cosmiques, dotés eux aussi de valeur liturgique et dévotionnelle.

À partir de la fin du XIII^e siècle, les sceaux, sans abandonner les paramètres observés jusqu'alors, deviennent plus complexes ; ils commencent à incorporer des éléments architecturaux, qui peuvent parfois symboliser la cathédrale elle-même, comme l'on peut le voir sur le sceau de 1285 de Vicente Mendes, évêque de Porto²⁵ (fig. 134) ou mieux encore dans celui, très bien conservé, de Martinho Pires de Oliveira, archevêque de Braga²⁶. Les sceaux commencent aussi à être divisés en plusieurs niveaux, le niveau central représentant des scènes hagiographiques, l'image de l'évêque étant repoussée à une place inférieure. Remarquons que cette nouvelle grammaire décorative gothique provient d'une évidente importation d'habitudes des prélats transpyrénéens chez qui elle était déjà en vogue. Elle semble particulièrement être due au quercynois Aymeric

23. Sur les sceaux épiscopaux les plus anciens connus au Portugal, voir Maria de Rosário Morujão, *A Sé de Coimbra...*, op. cit., p. 609-612 et « A sigilografia portuguesa... », art. cité.

24. Sur cette façon de représenter les évêques, voir, quant aux sceaux : Robert-Henri Bautier, « Apparition, diffusion et évolution typologique du sceau épiscopal au Moyen Âge », dans Christoph Haidacher et Werner Köfler (dir.), *Die Diplomatie der Bischofsurkunde vor 1250*, Innsbruck, Tiroler Landesarchiv, 1995, p. 225-241.

25. Le sceau de cet évêque nous est présenté par Maria João Silva, *A escrita na catedral...*, op. cit., p. 158-160.

26. Une empreinte très bien conservée de son sceau est reproduite dans Maria do Rosário Morujão (dir.), *Testamenti Ecclesie Portugalie (1071-1325)*, Lisbonne, CEHR-UCP, 2010, p. 195.

L'héraldique dans les sceaux du clergé séculier portugais (XIII^e-XV^e siècles)

d'Ébrard, évêque de Coimbra de 1279 à 1295²⁷, dont le sceau (fig. 135) montre l'adoration des Mages dans la partie centrale et l'évêque, priant, à un niveau inférieur, encadré d'un arc trilobé. Notons encore la présence d'un contre-sceau, usage dont Aymeric d'Ébrard paraît avoir été l'introducteur au Portugal, du moins dans la sigillographie épiscopale²⁸.

Ce fut seulement à la fin du XIII^e siècle que le clergé séculier portugais commença à incorporer dans ses sceaux des représentations héraldiques. En nous fondant sur le matériel prélevé, nous proposons la périodisation suivante de la présence héraldique dans la sigillographie épiscopale étudiée :

– Première période : de la fin du XIII^e au milieu du XIV^e siècle :

1. Écus simples, dépourvus de tout ornement extérieur ;
2. Un seul écu par sceau, supposément d'héraldique familiale ;
3. Héraldique toujours en position secondaire par rapport aux autres éléments iconographiques ;
4. Présence héraldique faible, mais non rare (correspondant à un quart des sceaux analysés).

– Deuxième période : du milieu à la fin du XIV^e siècle :

1. Écus généralement simples et dépourvus de tout ornement extérieur, mais apparition des premiers écus accompagnés par un genre d'ornement extérieur (il faut remarquer l'absence d'écus à plusieurs ornements) ;
2. Maintien de l'usage des sceaux avec un seul écu, conjugué avec l'apparition de deux écus ; dans certains cas, ils sont identiques et se rapportent aux armes de famille ; dans d'autres, il y a deux armoiries différentes, dont l'une forcément de nature familiale, et l'autre de nature difficile à identifier ;
3. L'héraldique conserve sa position secondaire et sa subordination à d'autres éléments iconographiques ;
4. Présence héraldique forte (dans presque tous les sceaux étudiés).

– Troisième période : de la fin du XIV^e au milieu du XV^e siècle :

1. Maintien de l'usage des écus simples et des écus présentant un seul genre d'ornement extérieur : un support mouvant du chef de l'écu, ou bien deux supports latéraux ; une mitre comme timbre de l'écu ; une croix processionnelle, posée en pal derrière l'écu ;
2. Phase de transition entre le modèle initial (écu dépourvu d'ornements extérieurs) et le modèle postérieur (écu avec ornements extérieurs), aussi bien par l'équilibre numérique des deux cas, que par la diversité des ornements extérieurs adoptés ;
3. Maintien de l'usage de la représentation de deux écus sur un même sceau, correspondant soit à un seul, soit à deux emblèmes héraldiques ;

27. Ce prélat quercynois a été étudié dans : Pierre David, « Français du Midi dans les évêchés portugais (1279-1390) », *Bulletin des études portugaises*, Lisbonne, 1944 ; Gérard Pradalié, « Quercynois et autres méridionaux au Portugal à la fin du XIII^e et au XIV^e siècle : l'exemple de l'Église de Coïmbre », *Annales du Midi. Revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, n° 94, 1982, p. 369-386 ; Maria do Rosário Morujão, « La famille d'Ébrard et le clergé de Coïmbre aux XIII^e et XIV^e siècles », *A Igreja e o clero português no contexto europeu. Colóquio Internacional*, Lisbonne, CEHR-UCP, 2005, p. 77-91.

28. Voir Maria do Rosário Morujão, *A Sé de Coimbra...*, *op. cit.*, p. 651-653.

4. L'héraldique conserve sa position secondaire, subordonnée à d'autres éléments iconographiques ; en un seul cas, elle constitue l'unique élément figuratif sur le sceau d'un prélat ;

5. Forte présence héraldique.

– Quatrième période : deuxième moitié du XV^e siècle :

1. Rareté des écus dépourvus d'ornements extérieurs ;

2. Fixation de la mitre comme ornement extérieur privilégié de l'héraldique épiscopale ;

3. Apparition des armoiries munies de plusieurs ornements extérieurs (mitre, crosse, supports) ;

4. Maintien de la représentation d'un ou deux écus, correspondant toujours à un seul emblème héraldique ;

5. Dans certains cas, l'héraldique reste en position secondaire ; dans d'autres, toutefois, elle acquiert le caractère d'élément emblématique prédominant, voire exclusif ;

6. Incorporation d'éléments de l'emblématique ecclésiastique à l'intérieur des armoiries, donnant origine aux *armes de foi*, qui peuvent fonctionner aussi comme brisure héraldique ;

7. Présence héraldique forte, mais non générale.

L'encadrement chronologique ci-dessus proposé permet d'observer la pénétration de l'héraldique dans les sceaux épiscopaux, jusqu'à atteindre une dimension iconographique exclusive.

Par rapport aux sceaux des dignités capitulaires et des chanoines, les renseignements fournis par l'ensemble des exemplaires étudiés, de chronologie très rapprochée, ne permettent d'identifier aucune tendance, ou à plus forte raison aucune chronologie ; nous nous limiterons donc à l'analyse de certains cas et de leurs caractéristiques.

Passons maintenant à l'observation particulière de quelques sceaux, ce qui permettra de soulever une série de questions générales sur la fonction de l'héraldique au sein de l'autoreprésentation des membres du clergé séculier portugais.

On constate, tout d'abord, une certaine difficulté à distinguer les éléments emblématiques des éléments héraldiques, comme l'a déjà observé Édouard Bouyé²⁹. Il faut être conscient du caractère « hybride » de l'emblématique médiévale, résistant si souvent à notre volonté de classer à outrance, comme l'enseignent Michel Pastoureau et Faustino Menéndez Pidal³⁰. Les emblèmes ne sont pas toujours univoques. Précisément parce que l'héraldique, en cette phase de son adoption par les ecclésiastiques, est confrontée à d'autres codes emblématiques et d'autres systèmes d'autoreprésentation, avec lesquels elle entretient des relations ambiguës : de juxtaposition, de complémentarité, d'émulation. Les cas d'indéfinition se rencontrent plus souvent dans les sceaux des dignités capitulaires que

29. Édouard Bouyé, « Héraldique médiévale des évêques de la France du Nord », dans *L'héraldique religieuse. Actes du 10^e Colloque international d'héraldique*, C. D. Bleistener (dir.), München, Académie internationale d'héraldique, 1999, p. 127-128.

30. Michel Pastoureau, *Traité, op. cit.*, *passim* ; Faustino Menéndez Pidal de Navascués, *Los emblemas heráldicos. Una interpretación histórica*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1993, *passim*.

dans ceux des évêques. Ainsi, celui du chantre de Coimbra Pedro Rodrigues, daté de 1252, présente une grande fleur de lis accompagnée d'un petit oiseau et d'une croix pattée (fig. 136) ; la fleur de lis respecte la stylisation héraldique, mais l'ensemble ne doit pas correspondre à des armoiries, non seulement en raison de l'absence d'écu, mais aussi de la disposition des figures, qui contredit les principes de non-superposition et de symétrie, typiques de l'héraldique médiévale (particulièrement au Portugal). Sur le sceau de 1260 du maître João de Deus, archidiacre de Lisbonne après avoir été professeur de droit canonique à Bologne (fig. 137), l'aigle tenant une croix dans son bec et un poisson dans ses serres ne peut guère être interprétée comme une figure héraldique, aussi bien à cause de l'absence d'écu, que de sa stylisation qui s'écarte franchement de ce qui est habituel en héraldique. Sur le sceau de la même année de Gonçalo Gonçalves, chantre de Porto (fig. 138), la stylisation de la croix ancrée se rapproche à nouveau de celle de l'héraldique et le losange où s'inscrit cette figure pourrait être tenu pour un écu, mais les trois glands de chêne placés dans la partie supérieure de ce losange semblent bien éloignés de ce que nous connaissons de l'héraldique contemporaine. Enfin, sur le sceau de 1288 de João Vicente, archidiacre de Penela, dans le diocèse de Coimbra (fig. 139), la représentation d'un palmier sur lequel un oiseau est perché, tenant dans son bec un rameau, le tout étant compris dans un double arc en ogive, ressemble à un écu, mais il serait trop risqué de l'affirmer péremptoirement. C'est aussi le cas pour l'arbre qui figure sur le sceau de 1306 de Geraldo Eanes, chanoine de Viseu (fig. 140).

À la rigueur, nous pouvons trouver des sceaux chargés de figures qui, malgré l'absence d'écu, appartiennent indéniablement à l'univers héraldique aussi bien par leur nature que par leur stylisation, comme l'aigle du sceau de 1236 de maître Gonçalo de Porzeli, chantre de Coimbra³¹, et le lion de celui de 1251 de João Martins, trésorier de la même cathédrale (fig. 141). Néanmoins, le caractère flou de la figure héraldique, allié à la méconnaissance des circonstances biographiques des sigillés, n'autorisent point une identification positive ; ce qui nous mène à constater à nouveau la nécessité d'un inventaire non seulement sigillaire, mais de toutes les sources de l'héraldique médiévale portugaise.

La première occurrence indéniablement héraldique constatée sur les sceaux de ce genre est celle de maître Vicente Domingues, chantre de Porto, qui date de 1297 : on peut y observer un écu à un pal, surmonté par l'*agnus Dei* (fig. 142).

Pour ce qui est des sceaux épiscopaux, le cas d'Estêvão Eanes Brochardo, évêque de Coimbra, daté de 1304³² (fig. 143), est le premier à comporter une présence héraldique indéniable : à côté de la figuration hiératique traditionnelle du prélat, un petit écu vient fournir une identification emblématique qui complète celle de la légende, inaccessible à la plupart des observateurs. L'interprétation de ce petit écu nous place tout de suite en face du type de limitations auxquelles nous nous voyons confrontés lorsque nous nous proposons d'étudier l'héraldique médiévale portugaise : l'absence d'un prélèvement systématique de sources a

31. Arquivo Nacional da Torre do Tombo (ANTT), Sé de Coimbra, 1^a incorporação (inc.), Maço (M.) 12, n° 31.

32. Sur ce sceau, voir Maria do Rosário Morujão, *A Sé de Coimbra*, op. cit., p. 656-657.

pour effet que nous ne pouvons guère identifier l'écu échiqueté (ou aux fascés ondées ?) d'Estêvão Eanes Brochardo. Mais l'étude de sa généalogie nous mène à formuler l'hypothèse suivante : serions-nous en présence des armoiries de la lignée des Dade, établie dans la ville de Santarém, à laquelle il appartenait³³ ? Cette hypothèse, toutefois, attend d'être validée par d'autres exemplaires patrimoniaux appartenant aux membres de la lignée ou par une source documentaire.

Au contraire, l'écu présent sur le sceau de Pedro Martínez Argote, évêque d'Evora, daté de 1322, offre le premier cas certain d'identification héraldique positive, du fait que ce sont les armoiries de la famille Argote (*de gueules à la croix de vair*), d'origine castillane, qui y sont représentées³⁴. De même, sur le sceau de João Homem, évêque de Viseu (fig. 144), on retrouve les armoiries de cette famille (*d'azur à six croissants d'or posés 2, 2, 2*), en parfait accord aussi bien avec le patronyme du prélat qu'avec le blasonnement présent dans les lettres de concession et les armoriaux postérieurs³⁵. Sur le sceau de João Homem, l'héraldique semble bien remplir sa fonction habituelle à l'époque, au Portugal comme dans tout l'Occident péninsulaire : elle fonctionne essentiellement comme signe d'insertion ou de ralliement à une lignée, considérée dans sa configuration cognatique. Dans ce sens, l'héraldique portugaise de cette époque privilégie l'utilisation commune d'un même emblème, partagé par tous les membres de la lignée, sans aucun genre de brisure³⁶, à l'exception de la maison royale, où la nécessité de brisures se fit sentir très tôt, pour des raisons de hiérarchie interne de la dynastie et à cause des contacts plus intenses avec d'autres maisons royales, conduisant à une plus grande perméabilité aux coutumes des cours étrangères (principalement du reste de la Péninsule Ibérique et de la France³⁷). Remarquons que ce comportement héraldique (l'utilisation d'un écu commun, sans brisure, par tous ceux qui prétendent appartenir à un même lignage) s'est prolongé dans la culture héraldique portugaise jusqu'à la fin de l'Ancien Régime³⁸ ; à partir du XV^e siècle, il coexistait avec un système de brisures individuelles semblables à celles qui existaient auparavant dans ce que Menéndez Pidal nomme l'« aire classique » de l'héraldique³⁹ (correspondant, *grosso modo*, à l'ancien empire carolingien). Dans le cas de João Homem, l'écu renvoie indiscutablement à l'identification de sa lignée, et c'est là sa valeur sémiotique exclusive.

33. La généalogie de cet évêque a été établie par Maria do Rosário Morujão, *ibid.*, p. 170-172.

34. Braamcamp Freire, *Armoria Portuguesa*, Lisbonne, Cota d'Armas, 1989, p. 40. Ce sceau est reproduit et étudié dans Anísio Miguel Saraiva et Maria do Rosário Morujão, « Sigilografia e heráldica eclesiástica medieval portuguesa no Arquivo Histórico Nacional de Espanha », dans *Estudos de Heráldica*, *op. cit.*

35. Manuel Artur Norton, *op. cit.*, t. II, p. 191.

36. Voir, à ce sujet, Miguel Metelo de Seixas et João Bernardo Galvão-Telles, « Em redor das armas dos Ataídes: a problemática da família heráldica das bandas », *Armas e Troféus*, 9^e série, 2008, p. 53-96.

37. Miguel Metelo de Seixas, « Contributo para o estudo do sistema de diferenças da Casa Real portuguesa: os botões esmaltados armoriados da cruz processional de Santo André de Mafra », *Tabardo*, n° 3, 2006, p. 29-54.

38. Miguel Metelo de Seixas, « Reflexos ultramarinos na heráldica da nobreza de Portugal », dans *Pequena nobreza e impérios ibéricos de Antigo Regime*, Miguel Jasmin Rodrigues (dir.), à paraître.

39. Faustino Menéndez Pidal de Navascués, « Le début des emblèmes héraldiques en Espagne », *Armas e Troféus*, série 5, t. 3-4, 1982-1983, p. 8.

L'héraldique dans les sceaux du clergé séculier portugais (XIII^e-XV^e siècles)

Le sceau de 1322 de Gonçalo Pereira, alors évêque de Lisbonne, illustre cette même présence de l'héraldique familiale⁴⁰, mais sans recours à la représentation de l'écu : la croix fleuronnée des Pereira y jouxte la figuration du patron saint Vincent, soulignée par les deux corbeaux qui sont ses attributs et par deux coquilles (probable allusion à la dévotion envers saint Jacques) ; au-dessus de tout cela, s'élève la Vierge à l'Enfant, assise sur son trône⁴¹. Ce prélat reprendra la conjonction d'éléments votifs et héraldiques sur son sceau d'archevêque de Braga (1326-1348), où deux écus à la croix fleuronnée sont disposés de part et d'autre de l'orant. La présence des deux corbeaux sur le premier sceau de Gonçalo Pereira comme évêque de Lisbonne peut toutefois se révéler plus complexe qu'elle ne le semble au premier abord. Il s'agit, en effet, de savoir si l'héraldique figurant sur les sceaux ecclésiastiques renvoie seulement aux armoiries des familles des prélats ou si, au contraire, elle a pu trouver d'autres sources d'inspiration.

Il semble possible de signaler une relation entre l'héraldique de famille et l'emblématique représentant une notion abstraite de localité ou d'institution. On ressent, par conséquent, le besoin de revoir le concept de « familles héraldiques », dans la mesure où les causes du phénomène de mimétisme dépassent les simples relations de parenté réelle ou imaginaire⁴². Pour l'échantillonnage analysé, les sceaux des dignités capitulaires et, de façon moins prononcée, ceux des évêques, montrent qu'il a pu y avoir usage de certains éléments emblématiques représentatifs d'un siège ou d'une localité. Nous constatons, en effet, le recours à des figures répétées (aussi bien de nature géométrique, c'est-à-dire des *partitions* et des *pièces* héraldiques, que de nature figurative, c'est-à-dire des *meubles*, avec une possible valeur symbolique, surtout de nature hagiologique) de la part des organismes de l'administration locale, des élites urbaines (qui d'ailleurs exercent souvent des charges administratives et militaires des municipalités) et des membres du clergé diocésain.

Sur le sceau de 1353 de Jorge Eanes, évêque de Coimbra⁴³ (fig. 145), on constate la présence de deux écus différents, ce qui soulève quelques questions majeures. Jusqu'alors, la présence d'un seul écu permettait d'identifier la lignée du prélat. On peut supposer que la présence de deux écus conduirait vers l'identification de deux lignées, comme il arrivait, par exemple, dans la sigillographie féminine, où les armes du mari étaient maintes fois complétées par celles de la famille d'origine de l'épouse. Mais on peut aussi supposer que, si l'un des écus représentait la lignée, l'autre pouvait orienter dans une autre direction. Reste à savoir laquelle. Le sceau de Jorge Eanes présente deux particularités

40. Sur les armoiries des Pereira, leur diffusion et interprétation légendaire, voir Miguel Metelo de Seixas et João Bernardo Galvão-Telles, « O condestável D. Nun'Álvares e as armas dos Pereiras revisitadas », dans Humberto Nuno de Oliveira *et al.* (dir.), *Olhares de hoje sobre uma vida de ontem. D. Nuno Álvares Pereira: homem, herói e santo*, Lisbonne, Universidade Lusíada Editora – Ordem do Carmo em Portugal, 2009, p. 205-217.

41. Ce sceau, ainsi que le suivant appartenant à ce même ecclésiastique, sont étudiés dans Anísio Miguel Saraiva et Maria do Rosário Morujão, « Sigilografia e heráldica... », art. cité.

42. Miguel Metelo de Seixas et João Bernardo Galvão-Telles, « Em redor das armas... », art. cité.

43. Sur cet évêque, voir Maria do Rosário Morujão, « Bispos em tempos de guerra: os prelados de Coimbra na segunda metade do século XIV », *VI Jornadas luso-espanholas de estudos medievais. A guerra e a sociedade na Idade Média. Actas*, [Torres Novas], 2009, t. I, p. 540-542.

intéressantes : l'écu de gauche ressemble de très près à celui de son prédécesseur Estêvão (fig. 143), ce qui peut bien être une simple coïncidence. Mais si ce n'en est pas une, nous pouvons formuler l'hypothèse d'un emblème associé au siège épiscopal lui-même. En faveur de cette idée, observons que le tombeau d'un autre évêque de Coimbra, Tibúrcio, mort en 1246 (fig. 146), porte un écu aux fasces ondées, qu'on a jusqu'à présent mis en rapport avec sa douteuse origine familiale à Palencia⁴⁴. Un successeur de Jorge, Gil Alma, présente aussi, en 1409 (fig. 147), un écu avec des fasces (et une bande brochante). Et le sceau de 1292 du doyen de Coimbra Fernando Soares⁴⁵ (fig. 148) exhibait déjà, parmi d'autres éléments, le même écu échiqueté. Il peut s'agir de simples coïncidences. Mais c'est peut-être plus que cela. Le deuxième écu présent sur le sceau de Jorge Eanes pose une série de questions elles aussi intéressantes, dans la mesure où les figures qui y sont représentées ressemblent à un dragon (ou serpent ailé) et un château ou calice ; or, la conjonction de ces figures est, précisément, caractéristique des armoiries arborées par les villes de Coimbra (fig. 149) et de Serpa et aussi par la famille homonyme de cette dernière localité⁴⁶. On peut alors formuler les hypothèses suivantes : le deuxième écu constituerait-il une référence à une seconde lignée (Serpa), ou bien au territoire sur lequel s'étendait l'autorité épiscopale (Coimbra), ou bien encore à celui d'où l'évêque serait naturel (Serpa) ? Dans l'état actuel de nos connaissances, toutes ces questions doivent demeurer sans réponse ; elles illustrent, néanmoins, la richesse et la complexité de l'héraldique du XIV^e siècle, et aussi les limites de notre savoir. Mais pour le cas d'Estêvão Gomes, archidiacre de Coimbra⁴⁷, il y a une coïncidence indéniable entre les figures présentes sur son sceau daté de 1307 (fig. 150) et celles qui, pendant la même période, étaient utilisées par la municipalité : le dragon ou serpent ailé et le lion, de part et d'autre d'une représentation de Notre-Dame.

Egas Lourenço Magro, doyen de Lisbonne, présente sur son sceau, en 1304 (fig. 151), un navire avec deux corbeaux perchés à la proue et à la poupe, sur une pointe ondée, ce qui correspond aux figures utilisées aussi bien par la municipalité de Lisbonne (fig. 152) que par le chapitre de sa cathédrale (fig. 153) et se rapporte à l'iconographie traditionnellement liée au culte de saint Vincent, l'un des patrons de la ville. Remarquons qu'Egas Lourenço appartenait à une lignée d'illustre noblesse⁴⁸ ; il aurait donc pu, en principe, recourir à ses armoiries familiales. Le fait qu'il ait choisi des figures qui reprennent des éléments exclusivement issus de l'emblématique lisboète peut donc refléter un choix institutionnel aux dépens des valeurs nobiliaires et familiales. À la même époque, vers 1307, maître Pedro Eanes, chanoine de Braga et de Lisbonne, utilise un sceau (fig. 154) où les éléments de dévotion mariologique sont complétés par un ensemble identique : navire, corbeaux, pointe ondée. On retrouve un thème analogue sur le

44. Au sujet de Tibúrcio et de ses origines familiales très mal connues, voir Maria do Rosário Morujão, *A Sé de Coimbra*, op. cit., p. 124-129.

45. Sur ce doyen de Coimbra, *ibid.*, p. 216.

46. Mário Nunes, *O brasão de Coimbra*, Coimbra, Grupo de arqueologia e arte do Centro, 2001 ; João Cabral, *Brasões de Serpa*, Serpa, s. n., 1973.

47. Au sujet de cet archidiacre, voir Maria do Rosário Morujão, *A Sé de Coimbra*, op. cit., p. 241.

48. Sur sa famille, *ibid.*, p. 166-168.

sceau de Fr. Estêvão, évêque de Lisbonne de 1313 à 1322 (fig. 155) : le navire, voguant sur des fasces ondées, comprend non seulement les deux corbeaux à la poupe et à la proue, mais aussi la figuration du corps de saint Vincent ; au-dessus de ces emblèmes, trône une Vierge à l'enfant, en majesté ; au-dessous, le prélat se tient à genoux, en adoration, sous un arc jouté d'une aigle et d'une fleur-de-lys.

Parfois, l'interprétation des figures et de leur éventuelle coïncidence avec les emblèmes communautaires est moins évidente. Ainsi, Vasco Eanes, trésorier de Lamego⁴⁹, présente deux éléments figuratifs sur son sceau (fig. 156) : un arbre, qui pourrait correspondre aux armoiries de cette ville (armoiries parlantes : un *lamegueiro* pour Lamego⁵⁰), à celles de la ville de Guimarães (d'où il était natif⁵¹, et où la principale église est nommée Notre-Dame-de-l'Olivier) ou bien à des armoiries de famille ; et deux fleurs de lys, qui peuvent être interprétées comme signe de dévotion⁵². L'ignorance des parcours biographiques des sigillés ne nous permet, souvent, que de constater les coïncidences, sans pouvoir rien conclure : ainsi, Francisco Domingues, chantre de Lamego, en 1310 (fig. 157), et Gonçalo Gomes, chanoine du même chapitre⁵³, en 1330 (fig. 158), présentent tous deux des écus apparemment semblables, à trois fasces ; mais, comme nous ne possédons aucune donnée sur leurs origines familiales, la similitude des écus peut être interprétée aussi bien comme signe d'appartenance à une lignée commune que comme démonstration visuelle de lien avec une même communauté civile ou ecclésiastique.

Ce partage d'éléments emblématiques peut être lié au désir de souligner l'intégration de l'individu au sein des structures d'identité communautaires qui allaient bien au-delà des institutions spécifiquement administratives, ecclésiastiques ou militaires. Nous sommes en présence, apparemment, d'une notion abstraite et transversale à la structure corporative. En se référant au phénomène qui a déjà été constaté pour le patriciat lisboète⁵⁴, on peut formuler l'hypothèse d'un lien entre les armoiries adoptées par des individus associés à un certain territoire et les usages vexillaires correspondants, qui ont pu diffuser l'habitude d'exhiber des emblèmes semblables les uns aux autres, de façon à faciliter la reconnaissance mutuelle et le ralliement lors des activités militaires⁵⁵.

Un autre cas d'interpénétration d'éléments héraldiques semble être celui du sceau de 1423 de Garcia de Meneses, évêque de Lamego (fig. 159), qui présente, pour la première fois, l'écu comme seul élément figuratif, sans recours à aucun

49. Au sujet de ce trésorier, voir Anísio Miguel Saraiva, *A Sé de Lamego na primeira metade do século XIV (1296-1349)*, Leiria, Magno Edições, 2003, p. 247-249.

50. *Lamegueiro* est un ancien nom portugais pour désigner l'orme.

51. Voir Anísio Miguel Saraiva, *A Sé de Lamego*, op. cit., p. 247.

52. Sur le symbolisme de la fleur de lis, voir Michel Pastoureau, « Une fleur pour le roi. Jalons pour une histoire médiévale de la fleur de lis », *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Seuil, 2004, p. 99-110.

53. Sur ces deux membres du chapitre de Lamego, voir Anísio Miguel Saraiva, *A Sé de Lamego*, op. cit., p. 217-221 et 277-279.

54. António de Castro Henriques et Tiago de Sousa Mendes, « Coerências Heráldicas nas famílias de Lisboa (séculos XIII e XIV) », dans Luís Krus et al. (dir.), *Lisboa Medieval. Os rostos da Cidade*, Lisbonne, Livros Horizonte, 2007, p. 206-412.

55. Édouard Bouyé, « Héraldique médiévale... », art. cité, p. 125.

autre attribut traditionnel de la fonction épiscopale. Cet écu est écartelé d'une fleur de lys et d'une croix fleuronée : le premier de ces meubles renvoie probablement à l'héraldique des Meneses en tant qu'héritiers de la vieille souche des Soverosa⁵⁶, alors que le second peut représenter aussi bien une deuxième lignée (comme celle des Pereira) qu'une hérالدisation de la croix épiscopale, qui serait ainsi comprise à l'intérieur de l'écu. Remarquons, toutefois, qu'il s'agirait d'une exception, ces attributs de la fonction épiscopale étant normalement utilisés hors de l'écu.

Au sein de l'héraldique ecclésiastique, en effet, la question des éléments extérieurs a pris une importance particulière, dans la mesure où la résistance initiale des clercs à l'héraldique, bien traduite par le retard qu'ils prirent dans l'adoption de ce genre d'emblèmes, signifiait un procès d'acculturation nobiliaire, comme l'a montré Édouard Bouyé⁵⁷. Or, si les écus utilisés par les prélats renvoyaient surtout à leurs origines familiales, c'est par contre l'adoption progressive d'éléments extérieurs qui transformera l'héraldique ecclésiastique en un code emblématique autonome, caractérisant la hiérarchie ecclésiastique⁵⁸. L'échantillonnage de sceaux sur lequel nous avons travaillé permet d'établir, de façon nette, la relation directe entre la diminution de la représentation figurée des prélats et la nécessité de créer des éléments héraldiques représentant leurs dignités ou charges. Remarquons que les écus dépourvus d'ornements extérieurs, qui pendant longtemps furent les seuls présents sur les sceaux du clergé portugais, constituaient un système qui identifiait uniquement l'appartenance familiale du prélat ou son intégration dans une certaine structure ecclésiastique : les armoiries y jouaient donc un rôle exclusif d'identification. La représentation de la dignité ou de la charge revenait, par conséquent, aux autres formules emblématiques, surtout le portrait hiératique ; seule la légende fournissait ce genre d'information, mais elle n'était comprise que par un public restreint⁵⁹.

Le processus d'adoption d'ornements extérieurs n'est certes pas une exclusivité de l'héraldique ecclésiastique : à partir du XIV^e siècle, l'héraldique des familles avait déjà connu un développement similaire⁶⁰. S'agit-il donc ici, encore une fois, d'un cas d'acculturation nobiliaire ? L'héraldique s'articule en effet, à partir de ce siècle, comme un double système, doté de deux parties distinctes et complémentaires : d'une part, l'écu, qui continue à présenter une valeur d'identification individuelle ou institutionnelle, fondée sur l'originalité des figures représentées permettant une composition qui se voulait unique et difficile à confondre ; d'autre part, les ornements extérieurs, qui forment, au contraire, un code cohérent dont l'efficacité dépendait directement de la répétition des mêmes

56. Faustino Menéndez Pidal de Navascués, « Un escudo de armas en el panteón real de San Isidoro de León », *Hidalguía*, n° 220-221, 1990, p. 545-559.

57. Édouard Bouyé, « L'Église médiévale et les armoiries : histoire d'une acculturation », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*, vol. 113, n° 1, 2001, p. 493-542.

58. Miguel Metelo de Seixas, « Os ornamentos exteriores na heráldica eclesiástica como representação da hierarquia da Igreja Católica », *Lusitana. Série de História*, série II, vol. 1, 2004, p. 55-72.

59. Sur l'importance de la légende des sceaux, voir Jean-Luc Chassel, « Forme et fonctions des inscriptions sigillaires », dans *Qu'est-ce que nommer ? L'image légendée entre monde monastique et pensée scolastique*, Christian Heck (dir.), Turnhout, Brepols, 2010, p. 201-217.

60. Voir Miguel Metelo de Seixas, « Reflexos... », art. cité.

L'héraldique dans les sceaux du clergé séculier portugais (XIII^e-XV^e siècles)

figures et de leur association systématique aux mêmes valeurs (signifiants), liées à la définition sociale et à la position hiérarchique du porteur des armoiries. Ce double système connut un succès singulier dans l'héraldique ecclésiastique qui, aujourd'hui encore, maintient cette ambivalence : les membres du clergé peuvent choisir à leur gré le contenu de leur écu, alors qu'ils se voient imposer le choix des ornements extérieurs associés à leur dignité ou à la fonction qu'ils remplissent.

L'échantillonnage analysé nous permet d'observer la phase de construction du système référentiel, avec ses oscillations et ses tentatives manquées, qui finiront par déboucher, plus tard, sur des usages réitérés, puis sur des normes nettement définies, propagées et universellement respectées.

Le premier cas d'un prélat portant un écu doté d'ornements extérieurs est celui de Martinho Afonso Pires de Miranda, évêque de Coimbra⁶¹ : sur son sceau, daté de 1391 (fig. 160), apparaissent deux écus correspondant aux armes de la lignée des Miranda, telles qu'elles figurent dans d'autres sources contemporaines (en l'occurrence les pierres sépulcrales armoriées de la chapelle familiale dans l'église de Saint-Christophe, à Lisbonne⁶²) et plus tard enregistrées dans les armoriaux⁶³. Sur son camée, de 1393 (fig. 161), l'héraldique figure pour la première fois en tant qu'élément emblématique principal, en ce cas même unique, et l'écu s'accompagne d'un tenant : une figure humaine ou angélique, placée derrière l'écu qu'elle porte en ses bras, et issante de son chef. Cette figure sert donc simultanément de cimier et de tenant. Remarquons que le recours aux ornements extérieurs coïncide avec l'absence de figurations emblématiques non héraldiques. On peut déduire de ce fait que la représentation isolée de l'écu, avec son message d'identification d'une lignée, était considérée comme insuffisante, et que les membres du clergé, s'étant rendus à l'évidence de l'utilité des emblèmes héraldiques, ont fini par vouloir condenser en ceux-ci l'ensemble du message (c'est-à-dire du signifiant) qu'ils voulaient transmettre par leurs sceaux. Les ornements extérieurs venaient ainsi se substituer aux portraits hiératiques des premiers sceaux, et fournir les informations pertinentes sur la dignité ou la charge de leur possesseur.

Un sceau postérieur, de 1412, du même Martinho Afonso Pires de Miranda, alors archevêque de Braga, montre l'écu aux armoiries familiales posé sur une croix processionnelle à une traverse (fig. 162). C'est le premier cas identifié d'un ornement extérieur qui connaîtra un large succès comme signe de la dignité épiscopale, même si, parfois, la présence de la croix est très discrète, comme sur le sceau de 1454 de Jaime de Portugal, archevêque de Lisbonne et futur cardinal, où les armoiries de famille occupent presque toute la place, ne laissant qu'une marge réduite pour la figuration de la croix⁶⁴. La formule écu-croix connaîtra un succès remarquable : on la retrouve sur le sceau de Luís Coutinho, évêque

61. Au sujet de cet évêque, voir Maria do Rosário Morujão, « Bispos em tempos... », art. cité, p. 546-549.

62. Inês Matoso, « Um apontamento de tumulária medieval. O conjunto da igreja de São Cristóvão em Lisboa », *Arqueologia e História*, vol. 53, 2001, p. 75-90.

63. Manuel Artur Norton, *op. cit.*, t. II, p. 233.

64. Sur les armoiries de Jaime de Portugal, voir Miguel Metelo de Seixas et José Estevéns Colaço, *As armas do infante D. Pedro e de seus filhos*, Lisbonne, Universidade Lusíada, 1994, p. 69-70.

de Coimbra de 1444 à 1452 (fig. 163), qui exhibe deux écus symétriques, avec ses armoiries familiales, posés sous la croix.

En d'autres occurrences, l'insigne épiscopal choisi n'est pas la croix processionnelle, mais la mitre. On peut l'observer sur le sceau de 1450 de João da Costa, évêque de Lamego (fig. 164), où les deux écus sont surmontés d'une mitre⁶⁵, ce qui deviendra la composition héraldique préférée pour exprimer la dignité épiscopale. Le sceau de 1449 de Luís da Guerra, évêque de Guarda (fig. 165), est un cas particulier dans la mesure où, utilisant une crosse pour signifier sa dignité, il la place à l'intérieur de l'écu. En effet, l'espace laissé libre par la légende, de format circulaire, est totalement rempli par les armoiries de famille adoptées par les descendants du roi Pierre I^{er} et d'Inès de Castro⁶⁶, mais avec une crosse posée sur le champ des armes et derrière l'écu central. Il s'agit donc du premier cas répertorié de fusion, en un même emblème de nature héraldique, des signes d'une lignée et de ceux d'une dignité ecclésiastique. C'est le début d'une forme de brisure destinée à se répandre chez les clercs qui, à titre individuel, joindront aux armes de leur famille des éléments figuratifs de leur dévotion religieuse ou de leur condition ecclésiastique : ce que l'on nommera *armes de foi*.

Comme s'il voulait répondre à l'oscillation entre croix, mitre et crosse comme signes de la dignité épiscopale, le sceau de 1467 de João Galvão, évêque de Coimbra, accumule ces ornements extérieurs : l'écu est surmonté d'une mitre et posé sur une croix et une crosse en sautoir⁶⁷. Mais ce sont sans doute les sceaux d'Afonso Pires Nogueira, archevêque de Lisbonne (aussi bien celui de 1461 que celui de l'année suivante, correspondant à une matrice différente), qui conjuguent la plus grande complexité d'ornements extérieurs : l'écu, surmonté d'une mitre, est entouré de deux saints, qui empoignent une crosse, celle-ci étant surmontée par une croix épiscopale ; l'écu et les saints sont posés sur une nef voguant sur des fascés ondulés⁶⁸. Ainsi, à partir du milieu du XV^e siècle, on constate la complémentarité de ces ornements extérieurs, dont l'inspiration provient de sources liturgiques. Comme l'a suggéré Monseigneur Bruno Heim⁶⁹, cette accumulation peut correspondre à la volonté, de la part des évêques, de rendre indubitable l'identification de la dignité épiscopale par rapport à d'autres grades moins élevés

65. L'écu de dextre porte les armoiries des Costa, *de gueules à six côtes issantes des flancs* ; celui de senestre, *à trois croissants posés en pal*, ne correspond à aucunes armoiries actuellement identifiées. Sur l'héraldique de la famille Costa, voir Miguel Metelo de Seixas et João Bernardo Galvão-Telles, « "E tragam as armas direitas dos Costas em todos os lugares, e peças". O património armoriado dos Costas: uma estratégia de comunicação? », *Dom Álvaro da Costa e a sua descendência, séculos XV-XVII. Poder, arte e devoção*, à paraître.

66. Il s'agit des anciennes armes de la dynastie royale portugaise, les écussons étant reliés entre eux par une escarboucle. Elles furent reprises par la lignée qui adopta le nom d'Eça et les armoriaux postérieurs établirent une relation directe et exclusive entre ce blason et cette famille. Le sceau de l'évêque Luís da Guerra vient démontrer que ces armoiries ont dû, en fait, être portées par l'ensemble des descendants de Pierre I^{er} et d'Inès de Castro.

67. Sur ce prélat, qui a été le premier évêque-comte de Coimbra, et sur son sceau, voir Marta Gomes dos Santos, *Heraldica eclesiástica : brasões de armas de bispos de Coimbra*, mémoire de maîtrise en histoire de l'art, faculté des lettres de l'université de Coimbra, 2010, 150 p. (dactyl.), p. 51-59 et 119.

68. Sur les sceaux de ce prélat, voir Anísio Miguel Saraiva et Maria do Rosário Morujão, « Sigilografia e heráldica... », art. cité.

69. Bruno Heim, *Heraldry in the Catholic Church*, Gerrards Cross, Van Duren, 1981, p. 59-70.

de la hiérarchie ecclésiastique, qui avaient le droit (ou l'habitude) de recourir à un ou deux de ces mêmes ornements (surtout les abbés et les chanoines dits mitrés). Ce genre de confusion, naturellement refusée par les évêques, finit par conduire à l'introduction d'un ornement extérieur nouveau et révolutionnaire, le premier à ne pas s'inspirer des vêtements ou instruments liturgiques : le chapeau ecclésiastique.

On constate d'ailleurs, sur l'échantillonnage prélevé, un seul cas d'ecclésiastique de dignité non-épiscopale ayant recouru à des ornements extérieurs à son écu. Il s'agit de Mem Martins, écolâtre de Coimbra (fig. 166), dont l'écu présent sur son sceau de 1427, assez complexe en lui-même, est accompagné d'imposants ornements extérieurs : deux anges tenants, une image de Notre-Dame comme cimier, et ce qui semble une crosse (ou peut-être une croix processionnelle) en-dessous. S'agit-il d'un cas atypique ? Quelles raisons sociales ou professionnelles peuvent expliquer une telle profusion ?

La chronologie définie montre de façon très nette un retard du développement de l'héraldique ecclésiastique par rapport à celle des familles, confirmant ainsi le phénomène d'acculturation décrit, comme on l'a vu, par Édouard Bouyé. On remarque une préférence pour les figurations de prélats avec leurs parures liturgiques ou pour les emblèmes de dévotion, si présents sur les sceaux du clergé. L'héraldique entre dans ces représentations d'une façon presque subreptice, formant, au début, un ajout absolument secondaire. Mais dont l'intérêt a dû paraître évident : sur les sceaux primitifs, l'identification de l'individu n'était possible que grâce à la légende, du fait que les éléments emblématiques adoptés étaient communs, d'une façon générale, à ceux qui exerçaient des charges semblables ou qui voulaient signaler une même dévotion religieuse. Les sceaux armoriés permettaient donc une individualisation qui, à son tour, offrait une identification positive, concrète, indubitable lorsqu'elle se conjugait avec d'autres éléments emblématiques. Ce premier avantage de l'héraldique fut ensuite complété par l'incorporation, dans un même emblème, de signes qui révélaient la nature de la charge ou de la dignité ecclésiastique de son porteur. Les autres signes devinrent alors facultatifs, dans la mesure où l'héraldique transmettait simultanément l'identité et la position hiérarchique. Les armes étaient une sorte de portrait abstrait de l'ecclésiastique, qui pouvait, dorénavant, se dispenser de tout autre signe. Mais les prélats continuèrent à recourir à la valeur complémentaire de la légende, qui était, en un certain sens, irremplaçable.

Le sceau de Pedro de Noronha, archevêque de Lisbonne (1424-1452) montre le premier cas de représentation exclusive de l'ensemble écu-mitre pour l'identification d'un prélat (fig. 167). Cet exemple sera suivi, en 1474, par le sceau de João Gomes de Abreu, évêque de Viseu (fig. 168). On constatera que, sur ces deux sceaux, l'ambivalence sémiotique de l'héraldique ecclésiastique est évidente : alors que l'écu se rapporte à l'identité familiale, présentant les armes des Noronha⁷⁰ ou des Abreu⁷¹, la mitre, elle, est signe de la dignité épiscopale.

70. Sur l'héraldique des Noronha, voir Miguel Metelo de Seixas et João Bernardo Galvão-Telles, « A pedra de armas do paço dos alcaides-mores de Óbidos : uma memória heráldica », *Actas do II Congresso internacional Casa Nobre. Um património para o futuro*, Arcos de Valdevez, Câmara Municipal, 2011, p. 125-174.

71. Les Abreus portent de gueules à cinq demi-vols d'or ; voir Freire, *Armoria Portuguesa...*, op. cit., p. 3.

CONCLUSION

L'étude de l'héraldique représentée sur les sceaux du clergé séculier nous permet, tout d'abord, de confronter aux sources elles-mêmes nos idées préconçues sur ce qu'ont été l'héraldique et la sigillographie médiévales portugaises.

Pour cela, il faut procéder à un dépouillement systématique qui n'a pas encore été accompli, d'autant plus que, dans le cas portugais, on constate l'absence d'armoriaux médiévaux. D'ailleurs, les sceaux nous fournissent une vision diversifiée et manifeste des usages héraldiques, plus proche de la réalité que celle qu'offrent les armoriaux, puisqu'ils correspondent indiscutablement aux emblèmes adoptés et utilisés par les porteurs d'armoiries, tandis que les armoriaux constituent des documents élaborés par des tiers suivant des objectifs spécifiques qui peuvent déformer, volontairement ou involontairement, les armes vraiment utilisées, ou même la charge sémiotique effective de l'héraldique⁷².

La plupart des questions présentées dans cette étude ne pourra obtenir de réponses plus fondées que par l'élargissement du champ heuristique à l'ensemble de la sigillographie ecclésiastique, surtout en recherchant dans d'autres fonds d'archives nationaux. Il faudrait aussi établir des comparaisons du phénomène de l'héraldique ecclésiastique particulièrement avec l'héraldique familiale, royale et municipale. Et il faudrait en outre confronter les sources sigillographiques à d'autres sources héraldiques, aussi bien patrimoniales que documentaires, qui elles aussi attendent des recherches dont les résultats, si l'on en juge par certains cas déjà étudiés, pourront bien surprendre les héraldistes et les faire renoncer aux préjugés créés par les conceptions des traités d'Ancien Régime, parfois encore en vogue de nos jours.

Au-delà des conclusions ponctuelles sur les formes de représentation héraldique du clergé séculier portugais au Moyen Âge, nous avons voulu mettre en évidence la nécessaire complémentarité entre la sigillographie et l'héraldique, disciplines voisines qui s'obstinent, cependant à une certaine séparation, du moins au Portugal. Cette étude est le résultat, comme nous l'avons dit, d'un travail vraiment interdisciplinaire, pour lequel chaque domaine du savoir a fourni et reçu des objets d'étude et des perspectives qui se sont mutuellement éclairées pour leur profit réciproque. Il nous reste maintenant l'espoir de pouvoir élargir nos recherches suivant les paramètres proposés. Vaste projet, à vrai dire, mais combien exaltant...

72. Voir la comparaison proposée par Michel Pastoureau, *Les Armoiries*, Turnhout, Brepols, 1998, p. 48-49; sur la valeur des traités et armoriaux pour l'étude spécifique des armoiries ecclésiastiques, voir Claire Boudreau, « L'héraldique ecclésiastique théorique de Bartolo de Sassoferrato (1355) à Jean Scohier (†1607) », dans C. D. Bleistener (dir.), *L'héraldique religieuse*, op. cit., p. 29-52; et Miguel Metelo de Seixas, « Heráldica eclesiástica: entre os usos concretos e as disposições normativas », dans Saraiva et Morujão (dir.), *O clero secular*, op. cit.



Figure 134



Figure 135



Figure 136



Figure 137



Figure 138



Figure 139



Figure 140



Figure 141



Figure 142



Figure 143



Figure 144



Figure 145



Figure 146



Figure 147



Figure 148



Figure 149



Figure 150



Figure 151



Figure 152



Figure 153



Figure 154



Figure 155



Figure 156



Figure 157



Figure 158



Figure 159



Figure 160



Figure 161



Figure 162



Figure 163



Figure 164



Figure 165



Figure 166



Figure 167



Figure 168

*Gildas Salaün, Relations iconographiques entre monnaies et sceaux
au Moyen Âge : le cas de la Bretagne*

Le cas de la Bretagne permet de constater les étroites relations iconographiques entre les monnaies et les sceaux du début du XIII^e siècle à la fin du XV^e siècle. Cette analogie des représentations héraldiques est logique, puisque monnaies et sceaux servent un même dessein : diffuser l'image du pouvoir et de son détenteur. De décennie en décennie, le message véhiculé par les monnaies et les sceaux change à mesure que s'affirme l'autorité souveraine des ducs. L'écu triangulaire, symbole du seigneur combattant et brave, cède la place à la targe, apanage des grands princes capables d'entretenir une cour. Au début du XIV^e siècle, la moucheture d'hermine devient le symbole territorial et institutionnel de la Bretagne, auquel les ducs de la maison de Montfort adjoignent des ornements plus personnels : lions, hermines, cordelière. L'analyse de ces motifs permet de décrypter les messages au service de la propagande ducale.

322
323

*Anísio Miguel Saraiva, Maria do Rosário Morujão
et Miguel Metelo de Seixas, L'héraldique dans les sceaux
du clergé séculier portugais (XIII^e-XV^e siècles)*

Les sceaux des évêques et des dignités capitulaires nous permettent de mieux connaître l'héraldique du clergé séculier portugais au Moyen Âge. Cette étude se révèle importante car elle permet de pallier le manque d'un inventaire général des sources sigillographiques et de réfuter les idées préconçues issues des traités d'héraldique postérieurs. L'analyse de ces sceaux a permis d'identifier quatre périodes successives, de la fin du XIII^e à la fin du XV^e siècle. Quelques tendances générales se dégagent : la coexistence de la représentation héraldique et d'autres codes, avec lesquels elle entretient des relations complexes ; l'héraldisation progressive de la sigillographie ecclésiastique, jusqu'au point où le prélat peut choisir de recourir exclusivement à ses armes ; l'élaboration d'un système de *portrait héraldique* formé par deux éléments complémentaires (l'écu évoquant une identification personnelle, et les ornements extérieurs, une identification sociale) ; l'usage de certaines figures emblématiques représentatives d'un siège ou d'une localité, lié au désir de souligner l'intégration de l'individu au sein de structures d'identité communautaires qui allaient bien au-delà des institutions spécifiquement administratives, ecclésiastiques ou militaires. Le résultat de la recherche montre une réalité riche et diversifiée, au demeurant mal connue, et qui mérite d'être l'objet d'études approfondies.

Table des figures

Figure 108 a et b. Denier à la nef, vers 1270. Billon ; 18 mm ; 1,06 g. Musée Dobrée, N-5031.

Figure 109. Sceau de la prévôté de Nantes, vers 1270. ADLA, E 162/45.

Figure 110 a et b. Gros au timbre de Jean IV, vers 1365. Billon ; 30 mm ; 3,04 g. Musée Dobrée, N-3179, coll. Paul-Soullard.

Figure 111. Sceau de Jean IV, 1377. ADLA, E 117/3.

Figure 112. Gros au lion heaumé, vers 1365-1370. Coll. Alain-Gourvès.

Figure 113 a et b. Gros au lion soutenant une targe de Jean IV, vers 1370. Billon ; 30 mm ; 3,34 g. Musée Dobrée, N-27, collection Paul Soullard.

Figure 114 a et b. Blanc au lion portant une cape herminée de Jean IV, vers 1380. Billon ; 26 mm ; 1,86 g. Musée Dobrée, N-3184, coll. Paul-Soullard.

Figure 115. Signet de Jean IV, 1384. ADLA, E 117/4.

Figure 116 a et b. Double à l'hermine de Jean V, vers 1435. Billon ; 21,5 mm ; 1,31 g. Musée Dobrée, N-3391, coll. Paul-Soullard.

Figure 117 a et b. Blanc à la targe de Jean IV, vers 1370. Billon ; 26 mm ; 2,22 g. Musée Dobrée, N-3168, coll. Paul-Soullard.

Figure 118 a et b. Blanc à la targe de François II, vers 1485. Billon ; 27 mm ; 2,65 g. Musée Dobrée, N-5265-430, coll. Thomas-Dobrée.

Figure 119. Sceau équestre de François II, 1465. ADLA, E 200/5.

Figure 120 a et b. Écu d'or de François II, 1465. Or ; 27 mm ; 3,35 g. Musée Dobrée, D 997.1.113, dépôt de la ville de Châteaubriant.

Figure 121 a et b. Écu d'or à la Cordelière de François II, vers 1465. Or ; 22 mm ; 3,31 g. Musée Dobrée, N-39, coll. Paul-Soullard.

Figure 122 a et b. Écu d'or au soleil de Bretagne de Charles VIII, vers 1491. Or ; 27 mm ; 3,25 g. Musée Dobrée, N-45, coll. Paul-Soullard.

Figure 123 a et b. Blanc à l'écu parti de France-Bretagne d'Anne, 1498. Billon ; 26 mm ; 2,29 g. Musée Dobrée, N-3521.

Figure 124 a et b. Cadière d'or d'Anne de Bretagne, 1498. Or ; 28 mm ; 3,47 g. Musée Dobrée, N-49.

Figure 125. Moulage du sceau d'Anne de Bretagne, 1490. Musée Dobrée, sans n° d'inventaire.

Figure 126 a et b. Écu d'or au soleil de Bretagne de Louis XII, entre 1499 et 1507. Or ; 26 mm ; 3,38 g. Musée Dobrée, N-51, coll. Paul-Soullard.

Figure 127 a et b. Écu d'or aux porcs-épics de Bretagne de Louis XII, 1^{er} type, vers 1513. Or ; 26 mm ; 3,39 g. Musée Dobrée, N-3297, coll. Paul-Soullard.

Figure 128 a et b. Écu d'or au soleil de Bretagne de François I^{er}, vers 1515. Or ; 27 mm ; 3,30 g. Musée Dobrée, inv. 992.1.3.

Figure 129 a et b. Écu d'or à la croisette de François I^{er}, vers 1541. Or ; 25 mm ; 3,30 g. Musée Dobrée, N-3318, coll. Paul-Soullard.

Figure 130. Graphique : les sceaux étudiés par diocèse.

Figure 131. Graphique : les sceaux étudiés par siècle.

Figure 132. Graphique : les sceaux des évêques par diocèse et par siècle.

Figure 133. Graphique : les sceaux des dignitaires de chapitres et des chanoines par diocèse et par siècle.

Figure 134. Sceau de Vicente Mendes, évêque de Porto (1285 ; l : 37 mm ; H : 55 mm), ANTT, S. Salvador de Moreira, M. 9, n° 33 (photo : ANTT).

Figure 135. Sceau d'Aymeric d'Ébrard, évêque de Coimbra (1290; l: 41 mm; H: 63 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 64, n° 2360 (photo: ANTT).

Figure 136. Sceau de Pedro Rodrigues, chantre de Coimbra (1252; l: 28 mm; H: 42 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 1^a inc., M. 15, n° 8 (photo: ANTT)

Figure 137. Sceau de maître João de Deus, archidiacre de Lisbonne (1260; 30 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 1^a inc., M. 16, n° 34 (photo: ANTT)

Figure 138. Sceau de Gonçalo Gonçalves, chantre de Porto (1260; l: 32 mm; H: 41 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 1^a inc., M. 16, n° 25 (photo: ANTT).

Figure 139. Sceau de João Vicente, archidiacre de Penela (1288; l: 25; H: 39 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 1^a inc., M. 18, n° 4 (photo: ANTT).

Figure 140. Sceau de Geraldo Eanes, chanoine de Viseu (1306; l: 30 mm; H: mm), ADVIS, Pergaminhos, M. 29, n° 32 (photo: ADVIS)

Figure 141. Sceau de João Martins, trésorier de Coimbra (1251; l: 32 mm; H: 50 mm). ANTT, Colegiada de S. João de Almedina de Coimbra, M. 6, n° 15 (photo: ANTT).

Figure 142. Sceau de maître Vicente Domingues, chantre de Porto (1297; l: 22 mm; H: 41 mm), ANTT, Mosteiro de S. Salvador de Moreira, M. 9, n° 51 (photo: ANTT).

Figure 143. Sceau d'Estêvão Eanes Brochardo, évêque de Coimbra (1304; l: 42 mm; H: 65 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 12, n° 576 (photo: ANTT).

Figure 144. Sceau de João Homem, évêque de Viseu (1334; l: 180 mm; H: 230 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 43, n° 1751 (photo: ANTT).

Figure 145. Sceau de Jorge Eanes, évêque de Coimbra (1353; l: 43 mm; H: 76 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 57, n° 2130 (photo: ANTT).

Figure 146. Tombeau de Tibúrcio, évêque de Coimbra (†1246) (Coimbra, ancienne cathédrale).

Figure 147. Sceau de Gil Alma, évêque de Coimbra (1409; l: 48 mm; H: 73 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 58, n° 2185 (photo: ANTT).

Figure 148. Sceau de Fernando Soares, doyen de Coimbra (1292; l: 32 mm; H: 51 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 86, n° 3989 (photo: ANTT).

Figure 149. Sceau de la municipalité de Coimbra (1294; 5 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 43, n° 1762 (photo: ANTT).

Figure 150. Sceau d'Estêvão Gomes, archidiacre de Coimbra et Vouga (1307; 5 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 61, n° 2273 (photo: ANTT).

Figure 151. Sceau d'Egas Lourenço Magro, doyen de Lisbonne (1304; l: 31 mm; H: 52 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 22, n° 960 (photo: ANTT).

Figure 152. Sceau de la municipalité de Lisbonne (1253; l: 43; H: 58 mm), ANTT, Mosteiro de Santos-o-Novo, M. 5, n° 815 (photo: ANTT).

Figure 153. Sceau du chapitre de la cathédrale de Lisbonne (1318; 60 mm), ANTT, Gavetas, Gav. 19, M. 8, n° 21 (photo: ANTT).

Figure 154. Sceau de maître Pedro Eanes, chanoine de Braga et Lisbonne (1307; l: 30 mm; H: 44 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 61, n° 2273 (photo: ANTT).

Figure 155. Sceau de Fr. Estêvão, évêque de Lisbonne (1317; l: 41 mm; H: 68 mm), ANTT, Gavetas, Gaveta 12, M. 5, n° 1 (photo: ANTT).

Table des figures

Figure 156. Sceau de Vasco Eanes, trésorier de Lamego (1360; l: 29 mm; H: 29 mm), ANTT, Colegiada de Guimarães, Documentos Eclesiásticos, M. 3, n° 29a (photo: ANTT).

Figure 157. Sceau de Francisco Domingues, chantre de Lamego (1310; l: 34 mm; H: 50 mm), ANTT, Mosteiro de Arouca, Gav. 2, M. 3, n° 2 (photo: ANTT).

Figure 158. Sceau de Gonçalo Gomes, chanoine de Lamego (1330; l: 30 mm; H: 35 mm), BNP, Pergaminhos, n° 54P (photo: BNP).

Figure 159. Sceau de Garcia de Meneses, évêque de Lamego (1423; 38 mm), ANTT, Gavetas, Gav. 9, M. 8, n° 22 (photo: ANTT).

Figure 160. Sceau pontifical de Martinho Afonso Pires de Miranda, évêque de Coimbra (1391; l: 50 mm; H: 84 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 12, n° 554 (photo: ANTT).

Figure 161. Sceau de camée de Martinho Afonso Pires de Miranda, évêque de Coimbra (1393; l: 25 mm; H: 37 mm), ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 65, no 2384 (photo: ANTT).

Figure 162. Sceau de Martinho Afonso Pires de Miranda, archevêque de Braga (1412; 33 mm). ADB, Gaveta das Capelas e Vínculos, n° 47 (photo: ADB).

Figure 163. Sceau de Luís Coutinho, évêque de Coimbra (1444-1452; l: 44 mm; H: 75 mm). ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 67, n° 2484 (photo: ANTT).

Figure 164. Sceau de João da Costa, évêque de Lamego (1450; 54 mm). ANTT, Gav. 9, M. 8, n° 33 (photo: ANTT).

Figure 165. Sceau de Luís da Guerra, évêque de Guarda (1449; 42 mm). ANTT, Mosteiro de Santa Cruz de Coimbra, Pasta 38, s. n. (photo: ANTT).

Figure 166. Sceau de Mem Martins, ecolâtre de Coimbra (1427; 30 mm). ANTT, Sé de Coimbra, 2^a inc., M. 39, n° 1655 (photo: ANTT).

Figure 167. Sceau de Pedro de Noronha, archevêque de Lisbonne [1424-1452; 50 mm]. ANTT, Colecção Selos Soltos, NAF 10619 (photo: ANTT).

Figure 168. Sceau de João Gomes de Abreu, évêque de Viseu (1480; 36 mm). ADVIS, M. 50, n° 67 (photo: ADVIS).

Figure 169 a et b. Ubertino de Carrara (1338-1345), petit denier, Padoue, musée Bottacin (16 mm) (2x).

Figure 170 a et b. Iacopo II de Carrara (1345-1350), carrarin d'argent, Padoue, Musée Bottacin (19 mm) (2x).

Figure 171. Sceau d'un document de Iacopo II de Carrara (7 juillet 1350), archive d'État de Padoue, Diplomatico, 7705 (46 mm).

Figure 172. Franciscus De Coronellis, *Currus Carrariensis Moraliter descriptus* (ms. lat. 6468), fol. 9 v°, Paris, Bibliothèque nationale de France.

Figure 173. *Cronaca carrarese* (ms., fin XIV^e – début XV^e siècle), enluminure montrant l'empereur Frédéric II, Ezzelino da Romano et Jacopo da Carrara (détail), Venezia, Biblioteca nazionale marciana.

Figure 174 a et b. François I^{er} de Carrara (1355-1388), jeton au char et au cimier, www.coinarchives.com (28 mm) (1x).

Figure 175. Citadelle de Padoue, Porta Bassano (XIV^e siècle) [figure aussi dans Giorgione, *La Tempesta* 1505-1508, Venise, Gallerie dell'Accademia].

Figure 176. Lectionnaire de Berlin, provenant de la basilique Sainte-Justine de Padoue (1300-1327), enluminure avec saint Prosdócimo, Berlin, Staatsbibliothek.